

Fragments parisiens

Pierre Turgeon

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

Écrire à Paris

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turgeon, P. (1993). Fragments parisiens. *Liberté*, 35(6), 68–70.

PIERRE TURGEON

FRAGMENTS PARISIENS

Toujours les mêmes façades de pierre calcaire, la même foule bruyante. Ici le temps me happe brutalement, car rien ne change sauf mon image répercutée sur un quart de siècle, dans la solitude d'innombrables glaces. Quand je marche dans Paris, je me promène dans ma mémoire. Je joue les rues grises comme les sillons d'un disque de vinyle.

« Si jamais je revois la douceur du foyer maternel à Paris, au mois de mai. » J'ai fredonné cette ritournelle durant tout l'été 57, à l'arrière d'une Buick crème et rose, finement ciselée de chromes. Je n'avais jamais mis les pieds à Paris et je parlais d'y retourner. Mais quand j'y débarquai enfin, en 69, gare du Nord, après douze heures de train depuis Düsseldorf, je me dis que tout était exactement comme je l'avais imaginé. Ici, aucune surprise possible. Je ne pouvais prévoir le détail de ce qui allait m'arriver, mais j'en connaissais déjà la forme.

Cette ville est immatérielle. Elle correspond plus à un état d'esprit qu'à un lieu géographique. La fourmi sur le quai de la Seine, l'ombre des nuages, le bateau-mouche plein de touristes qui me regardent comme je les regarde, tout file et bascule entre les miroirs du temps. Le hasard m'a déposé ici, au pied du pont Saint-Michel, et bientôt la foule pressée des prochains occupants du quai va recouvrir mes traces.

L'Histoire est déjà survenue et retombe sur le sol comme un nuage radioactif. J'ai quelques amis, mais je ne les verrai pas. Je veux descendre dans l'accélérateur de la solitude pour y briser le noyau de mon identité.

L'exil. À Québec, je connaissais tout le monde. Ensuite, on m'a jeté dans un monde étranger. Adolescent, mon athéisme m'a isolé davantage d'un peuple encore catholique. L'univers est trop grand pour qu'un seul Dieu, une seule conscience, le domine et l'organise. Dans un monde grand comme Québec, je croirais aux anges et à la Sainte Trinité qui pourraient me protéger du haut de leur paradis flottant au-dessus du cap Diamant. Mais on a crevé ma bulle sans que je l'aie voulu, et nulle part mieux qu'à Paris, je ne goûte le grand silence qui a suivi.

J'étais allergique à tous les anesthésiants. Les dentistes devaient me travailler à froid, me torturer avec une fraise d'une désespérante lenteur. Ma mère entendit parler d'un dentiste qui pratiquait l'hypnose. Je lui rendis visite sans grand espoir, mais au lieu de tenter de me faire dormir, comme je m'y attendais, il commença à me raconter une histoire. Et quand je fus bien accroché à son récit, il me demanda de le continuer tout seul, en soulignant que plus mon film mental serait intense, moins je sentirais la douleur qu'il allait m'occasionner. Cette étrange hypnose narrative me réussit encore, quarante ans plus tard, rue des Saints-Pères.

Fatigué de la violence que je m'impose pour écrire. Cette violence me traverse le corps à aussi haute tension que l'argent naguère. Parfois elle m'électrifie, mais à présent elle m'électrocute, me plonge dans une torpeur profonde. En affaires, la sanction de l'échec est immédiate et incontournable. Mais en littérature, personne ne vous force jamais à déposer le bilan et à déclarer faillite. Personne, sinon soi-même. Mais ici également la dépression peut prendre le déguisement de l'honnêteté.

Je me repose un peu en faisant du ménage, en mettant de l'ordre dans mes affaires et mes papiers. J'ai ciré mes chaussures avec le plus vif plaisir. Après ces semaines à écrire comme une brute, le contact avec la matière me ramène à un monde qui n'est pas fait de mots et dont j'aurais pu croire qu'il n'existait plus. Mes chaussures, ce soleil sur ma peau, cette femme.

Un certain silence détruit : celui qui provient de la honte d'avouer une faiblesse, de la conviction qu'il vaut mieux fuir les problèmes, les taire, pour les régler. Mais les problèmes finissent par pourrir. Par devenir des cadavres qui infectent toute notre conscience devenue cimetière de silences pourrissants.

L'état de vide qui marque pour moi la fin de l'écriture : ma plus grande récompense. Car je ne cherche que cette fatigue qui me libère de mon angoisse et durant quelque temps, laisse le champ libre à la joie.

La lumière électrique engendre les monstres que chasse le sommeil de la raison. J'ai rêvé à mon roman : un médecin persuadait mon personnage de se faire vacciner contre la petite vérole et lui sauvait ainsi la vie. La réalité est un bacille qu'on examine sous le microscope et contre lequel il nous faut une piqûre, n'importe laquelle, mais vite.

Ça saigne à perte de nerfs, ça se bouscule dans mes neurones congestionnés. Je ne respire plus, je lape l'air comme une potion amère. Je m'égarer malgré toutes mes tentatives de garder la ligne droite. Je plonge dans le labyrinthe parisien. Il faut me refaire une vie, m'inventer un roman, encore et toujours, dans les non-lieux de mes voyages, sous le radar des tours de contrôle, dans le ballet de ces fuselages enchaînés les uns aux autres dans le même aéroport où, pour justifier le prix du billet, on se contente de changer les panneaux indicateurs. Ici, c'est écrit : PARIS.